

HABEMUS
PAPAM



RETOUR À REIMS, SUR FOND ROUGE

de **Stéphane Arcas / Black Flag**

Dossier de diffusion

CRÉATION

Le plasticien et auteur Stéphane Arcas adapte au théâtre *Retour à Reims* de Didier Eribon. Un texte incontournable, 1 actrice, 4 acteurs, 2 musiciens sur scène pour interroger la notion de classes sociales et les formes de domination.

À la mort de son père, l'auteur retourne chez sa mère à Reims et se retrouve face à son milieu d'origine, le monde ouvrier, avec lequel il avait rompu depuis près de trente ans. Il se pose alors la question du pourquoi de son éloignement. Sa motivation essentielle provenait de l'envie de vivre librement son homosexualité.

En tant qu'intellectuel engagé et militant ayant exposé et combattu dans ses textes sa honte sexuelle, il fait le constat qu'il a omis de parler d'une autre forme de honte, tout à fait fondamentale, sa honte sociale.

CRÉATION

THÉÂTRE VARIA

78 RUE DU SCEPTRE À BRUXELLES

DU MARDI 3 AU SAMEDI 21 OCTOBRE 2017 À 20H30

RELÂCHES DIMANCHES ET LUNDIS

REPRÉSENTATION LES MERCREDIS À 19H30

EN FRANÇAIS SURTITRÉ EN NÉERLANDAIS ET ANGLAIS



STÉPHANE ARCAS (BLACK FLAG) EST UN HOMME EN MOUVEMENT. IL N'EST PAS ET NE SERA JAMAIS OÙ ON POURRAIT L'ATTENDRE. IL SILLONNE, CREUSE, POURSUIT SES IDÉES, CHERCHE LE SENS. DE PLASTICIEN PERFORMEUR, IL EST DEVENU METTEUR EN SCÈNE, COMÉDIEN, SCÉNOGRAPHE ET AUTEUR. C'EST L'ÉCRIT QUI TRAVERSE SES OEUVRES. IL TRAVAILLE SUR L'INTROSPECTION TOUT EN CHERCHANT À DÉPASSER LES CADRES, D'UNE FAÇON QUI TEND À L'UNIVERSEL. RÉFLEXION EXISTENTIELLE, SENS ET MÉTALANGAGE SONT LES INGRÉDIENTS QUI NOURRISSENT LES CRÉATIONS D'ARCAS. IL S'INTÉRESSE AU REGARD SUR SOI FACE À LA NATURE, QU'ELLE SOIT HUMAINE OU PAS. IL AIME LE FAIT DE SE SOUMETTRE À L'ACCIDENT ET À L'AGRESSION EXTÉRIEURE. LE THÉÂTRE EST EN QUELQUE SORTE L'ENDROIT IDÉAL OÙ PEUVENT ACHOPPER TOUS CES POINTS DE FUITE.

INTERVIEW DU METTEUR EN SCÈNE

Pourquoi avoir décidé de mettre en scène cet essai ?

Depuis quelques temps, j'avais très envie de prolonger le travail que j'avais fait sur *Bleu Bleu*. (...) La question sociale y était déjà, en sous-texte. J'avais très envie de remonter jusqu'à mon enfance dans le Lot-et-Garonne, lorsque je vivais dans une cité HLM d'une petite ville de province. J'étais en immersion dans le prolétariat, mais totalement en porte-à-faux avec ce milieu ouvrier et agricole. J'étais un enfant qui lisait et qui aimait la peinture. Du coup, j'étais vu comme une fille. Je voulais écrire sur mon enfance, mais sans arrêt je revenais vers *Retour à Reims* qui avait très fortement fait écho en moi. Plutôt que d'écrire quelque chose, j'ai finalement décidé de prendre le taureau par les cornes, d'adapter ce livre et de le mettre en scène.

Pourrait-on dire que cette mise en scène est une sorte de thérapie ?

Didier Eribon répugne ce mot. Il est anti-psychoanalyse. Il ne faut pas nier que c'est une auto-analyse. Mais c'est juste le point de départ. Ça serait réducteur de s'arrêter là. L'œuvre d'Eribon va beaucoup plus loin. De ce constat de violence et de souffrance, il développe toute une analyse qui permet de mieux comprendre les mécanismes de la société. Dans les milieux populaires français, la plupart des gens raisonnent en « eux » et « nous ». À l'époque, « nous » c'était les ouvriers, « eux » les patrons, aujourd'hui « nous » ce sont les Français et « eux » les étrangers. Ce genre de pensée binaire fait partie d'une mystique du prolétariat. La vision du monde et de la société peut être très mystique lorsque l'on ignore tout du système.

Il est vrai que c'est salvateur, en quelque sorte, de savoir que notre souffrance est partagée. Ce n'est pas agréable d'avoir honte de détester le milieu d'où l'on vient, de devenir « traître » à sa

classe. Heureusement, quelqu'un a osé écrire là-dessus. Après tout, pourquoi faudrait-il être reconnaissant d'être né défavorisé ?

Didier Eribon remet au centre du débat le rapport de classes ?

Oui, ça m'a plu aussi qu'Eribon parle, et ose parler, de « classes sociales » parce que c'est une réalité. On a tendance à nous faire croire qu'il n'y a plus de classe ouvrière. Même si de nombreux objets sont fabriqués en Asie ou ailleurs dans le monde, la classe ouvrière européenne représente encore 25% de la population. Ce n'est pas rien. Et si l'on rajoute tous les emplois précaires et les emplois à haut taux de pénibilité, cette classe ouvrière, populaire augmente considérablement (40%). Quand tout le panel politique arrête de parler de ces gens-là, on se retrouve avec un seul parti qui se soucie encore d'eux : le Front National. Ce bouquin de Didier Eribon a clairement éveillé des consciences. Il a eu une portée énorme, dans les milieux de gauche, notamment aux États-Unis (où il donne cours, à l'Université de Berkeley) et en Australie, des pays qui n'ont jamais connu de parti communiste. En Allemagne, c'est un véritable best-seller. Eribon a réussi à énoncer quelque chose que tout le monde ressent bien, même si on ne vient pas du milieu ouvrier. Ce n'est pas un bouquin exclusif, il parle à tous. Tout le monde a en soi une part d'exclusion, un rejet.

Pourquoi compléter le titre par « sur fond rouge » ? Fais-tu référence au rouge politique ?

Il y a presque toujours une couleur dans les titres de mes spectacles : *La forêt, vert presque vert*, ; *L'argent* ; *Bleu Bleu*. La couleur est pour moi le meilleur moyen de décrire un sentiment. Ici, je parle du rouge du brasier qu'est notre planète, de la lave sous nos pieds prête à exploser à tout moment et à la vanité de nos hommes et femmes politiques qui pensent dominer ce monde. C'est le rouge de la colère et de la lutte qui reviendra toujours s'opposer à l'imbécillité.

Comment s'est passé le processus d'adaptation ? N'as-tu pas été confronté à de grosses difficultés d'adapter un tel récit ?

Il existe une oralité dans *Retour à Reims* qui lui confère un caractère exploitable au théâtre. Didier Eribon aurait aimé écrire de la littérature, mais il n'a jamais franchi ce cap. Il est toujours resté à mi-chemin. Il garde un côté très raisonné. J'ai donc rajouté deux textes de Foucault, l'un notamment qui parle des hétérotopies. Ces textes permettent des envolées plus poétiques et le développement d'univers plus oniriques. Le spectacle devrait surprendre les spectateurs – notamment ceux qui connaissent bien les textes de Didier Eribon – autant par son côté visuel que narratif. J'ai beaucoup travaillé la notion de porte-à-faux. Les dualités sont tirées à l'extrême. Ma schizophrénie est venue envahir le monde d'Eribon. Sa parole traverse plusieurs univers, notamment oniriques. Toute cette pensée est alors chargée d'émotions différentes, ce qui la rend encore plus forte.

Quel est le fil rouge de cette adaptation ?

Pour une fois, j'ai été assez bon élève sur la trame et j'ai simplement suivi le plan du livre. J'ai cependant exalté ce qui est déjà présent dans le livre, c'est-à-dire le sentiment dans le politique. Ce livre de sociologie s'autorise la sensibilité. C'est une chose que le discours politique ne s'autorise plus. Le rationalisme, porteur d'autorité et d'austérité, est prédominant alors que l'empathie et la sensibilité sont dépréciées. J'ai

voulu, à l'inverse, que ce sentiment, que la sensibilité explose.

Dans ton adaptation, tu joues beaucoup avec ce mot « longtemps » qui résonne à plusieurs reprises. Pourquoi ?

C'est une occurrence. Il y en a tout le temps dans mes textes et spectacles. Je reprends aussi d'anciennes occurrences qui étaient dans *La forêt* et *Bleu Bleu*, comme « je veux dire ». On retrouve aussi « C'est la base », « c'est-à-dire ». Pour moi, *Retour à Reims*, c'est « à dire ». J'aime travailler sur la rythmique que procurent ces occurrences. Pour mon adaptation, je suis aussi allé fouiller dans des interviews qu'a données Eribon pour avoir un langage un peu plus parlé. J'ai retranscrit cela tout en le mélangeant avec le bouquin et en y rajoutant du Arcas. Je voulais avoir un parler populaire qui, au fur et à mesure des scènes, s'étoffe et devient plus soutenu. J'aime cette idée de l'évolution sociale présente à l'intérieur même d'un paragraphe.

Pourquoi faire appel à plusieurs voix pour interpréter ce texte ?

Je voulais distribuer cette parole, la faire dire par plusieurs personnes parce que nous sommes tous un peu Eribon. J'aime que les comédiens s'accaparent le texte, qu'ils lui donnent différentes couleurs, leur propre sens, leurs propres émotions.

Il était important pour moi que sa parole ne soit pas portée que par des hommes (Nicolas Luçon et Thierry Raynaud), mais aussi par une femme, en l'occurrence Marie Bos qui, pour le coup, ne joue pas le rôle de la mère comme on aurait pu s'y attendre. Ça risque de surprendre les gens. J'aime changer les points de vue. Les gens ont un a priori sur cette histoire qui peut être considérée comme une histoire d'homosexuels hommes. Le constat d'Eribon part d'ailleurs de l'homophobie de son père. J'aime ce contraste qu'une femme parle de ses problèmes d'homosexuel homme. Ce que les homophobes reprochent aux gays n'est-ce pas en grande partie leur féminité d'ailleurs ?

Pourquoi faire appel à de la musique live ?

Il y a toujours de la musique live dans mes spectacles. (...) La musique est omniprésente dans nos vies, mais pas les musiciens qui la font. Il est important pour moi de leur rendre cette place. Sur scène, il y a toute la chaîne ouvrière d'un spectacle : les acteurs, les musiciens, la régie...

Un mot sur la scénographie ?

Je veux garder le plus possible l'effet de surprise avec cette scénographie. Tout ce que je peux dire, c'est que j'utilise le concept d'hétérotopie de Foucault. J'aime et je travaille sans cesse son concept qui est le fait de présenter les lieux autrement. Les lieux ont plusieurs fonctions. On y retrouve également des influences africaines, rock bien entendu, mais aussi des inversions Nord-Sud.

C'est important pour toi de t'entourer des mêmes personnes pour tes créations ?

Oui, c'est un peu le campement des gitans. J'ai un fonctionnement très familial dans le travail. Tous mes collègues habituels ne travaillent pas sur ce projet. Il y a même un nouveau, Thierry Raynaud, même si je le connais depuis longtemps. Il faut réoxygéner l'hémoglobine

familial histoire de ne pas rester consanguin. Mais c'est important pour moi d'être fidèle, surtout avec les comédiennes qui sont un peu les laissées-pour-compte du système. Tu me diras qu'il n'y en a qu'une ici, mais je m'entoure toujours de nombreuses femmes dans l'équipe technique.

Qu'est-ce qui expliquerait selon toi le regain soudain pour ce type de texte ?

Car, tout simplement, les gens attendent une nouvelle pensée de gauche. *Retour à Reims* est un outil qui nous permet de voir en quoi on s'est plantés. Cet outil nous montre que nous ne sommes pas seuls dans notre coin à nous dire que ce monde est injuste, que les politiques se foutent de notre gueule. On se rend compte que nous sommes nombreux, que les personnes qui souffrent ne sont pas isolées et sont mobilisables. Malheureusement, comme dit Eribon, ces personnes ont été mobilisées par le Front National en France, mais d'autres personnes avec de grandes idées, d'autres partis pourraient mobiliser à nouveau la classe ouvrière. Nous avons tous besoin d'une réflexion politique, de penser un nouveau modèle de gauche et de politique en général.

EXTRAIT

« Dans ma famille, quand j'étais enfant, j'entendais proférer des propos racistes de manière obsessionnelle mais ça n'empêchait pas toute ma famille de voter à gauche. C'est à dire - presque - contre leur pulsion. Comme se fait-il que cette pulsion soit devenue centrale, déterminante du choix politique et du vote ? Aujourd'hui, les classes sociales ne sont plus le point d'appui de « pour qui on vote » et de « contre qui on vote » mais ce sont les questions de l'immigration et de la menace terroriste. »

ÉQUIPE

Adaptation et mise en scène	Stéphane Arcas
Jeu	Marie Bos, Julien Jaillot, Nicolas Luçon, Thierry Raynaud, Fyl Sangdor, Claude Schmitz
Music live	Michel Cloup, Julien Rufié
Scénographie et costumes	Stéphane Arcas, Claude Panier, Anaïs Terwagne
Stagiaires scénographie	Pauline Costes, Lucas Arcas
Création lumières	Margareta Andersen
Création maquillage	Rebecca Flores
Coach marionnette	Agnès Limbos
Décoiffeur	Fyl Sangdor
Assistanat à la mise en scène	Cécile Chèvre
Photos (plateau)	Estelle Rullier
Vidéo (captation)	Mathieu Haessler, Sonia Rigoot
Développement, production, diffusion	Habemus Papam Cora-Line Lefèvre et Julien Sigard

Une création de Black Flag | Produit par la Coop asbl | En coproduction avec le Théâtre Varia/Bruxelles et la Maison de la Culture de Tournai | Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles, service général de la Création artistique, Direction du Théâtre | Avec le soutien du Tax Shelter du Gouvernement fédéral de Belgique

LA COMPAGNIE

Black flag

Contacts artistiques

Stéphane Arcas
jeveuxdire@gmail.com
+32 487 10 36 76

Cécile Chèvre
cecile.chevre@laposte.net
+32 486 55 77 15

THÉÂTRE PARTENAIRE

Théâtre Varia

Théâtre Varia
78 Rue de Sceptre
1050 Bruxelles
www.varia.be

Sylvie Somen
Directrice artistique
sylvie.somen@ varia.be

Nathalie Kamoun
Assistante de direction
assist.dir@ varia.be





HABEMUS PAPAM

Développement, production,
diffusion de projets artistiques / Bruxelles
Cora-Line Lefèvre et Julien Sigard
+32 473 53 18 23
+32 498 43 95 98

www.habemuspapam.be
diffusion@habemuspapam.be

FACEBOOK
TWITTER
